

Mon père était sur pied tous les jours à trois heures du matin. Après avoir acheté sa marchandise chez les demi-grossistes, il rentrait à la maison vers les six heures pour se faire cuire des œufs au plat et des saucisses aux herbes qu'il trempait dans de la moutarde éventée dont le pot vide en Pyrex deviendrait bientôt mon verre à dents. Le grand défaut des saucisses à cette heure, c'est leur odeur grasse qui rampe, remonte, tenace, par les escaliers. L'esprit huileux des chipolatas ou des merguez grimpeait le long des marches baptisant les rampes, les murs et les plafonds. Ma mère, dans sa chambre, en avait des nausées. Pendant qu'il mangeait, papa regardait le transistor comme on regarde une télé. Il fixait les grandes ondes, plongeait ses yeux déjà fatigués dans

le Philips puis, après une brève mais néanmoins studieuse lecture des pages sports et turf de *Ouest France* sur le trône dont la chasse marquait le chant de son départ, repartait aux halles sans un mot, car il n'avait personne à qui parler. Maman se rendormait. J'écoutais, le nez encore plein d'exhalaisons toxiques, les éboueurs vider nos poubelles. Toute ma vie, il y eut un décalage horaire entre papa et moi. Mon père était « primeurs ».

## 2

Dans l'air sépulcral, la 2 CV camionnette démarrait avec un drôle de bouton placé à la droite du volant. Il fallait le tirer entre l'index et le majeur en pompant d'un pied énergique la pédale d'embrayage. Nous eûmes le même souci, plus tard, avec une Ami 6. La voiture toussait comme un phtisique et réveillait tout le quartier. Sofinco, notre teckel irascible – douze ans et pour sobriquet le nom d'un organisme de crédit – gueulait comme une truie qu'on égorge tandis que Nicole Le Bihan, notre voisine, ouvrait ses volets en hurlant. Maritorne rousse à l'ample poitrine, la quarantaine sévère – mère d'une demi-douzaine de dégé-

nerés mâles et femelles qu'elle avait eus d'un ancien teinturier qui s'était jeté sous le car Quimper-Pont-l'Abbé un matin, on le comprend, où sa tristesse avait pris le pas sur les maigres joies conjugales –, Nicole n'avait pas d'adversaire de sa trempe dans l'art de l'insulte. Mais Sofinco, tout excité, continuait de plus belle dans les aigus stridents. Quant à mon père, casquette vissée sur la tête, gitane au bec, il filait doux.

## 3

J'enviais, dans mes rêves, papa. Je l'enviais de traverser la brume jaunâtre de l'aube alors que je m'enfonçais dans mon oreiller en me protégeant de ce froid qu'il devait affronter, bouffées nordiques plus coupantes que le rasoir. Combien de fois, le soir, dès qu'il revenait vers vingt heures, vingt heures trente, n'ai-je pris sa place dans cette 2 CV grise, n'ai-je mimé sa conduite, actionné ce changement de vitesse muni d'une grosse boule noire placé au centre d'un tableau de bord sommaire (un compteur et deux jauges), désiré sentir cette curieuse odeur de gazole, de tabac brun et de fruits frais et parfois, selon les saisons, cet effluve épais de chou-fleur un peu pourri qui

suintaient de la tôle gondolée. Banquette en arceaux, ressorts fatigués, toile tendue par des sandows, volant au fin contour, j'engrangeais hardiment des kilomètres et des kilomètres imaginaires, nageant dans le bonheur d'être grand.

## 4

Les freins de la 2 CV n'étaient pas très fiables. Rien ne l'était dans cette charrette. Il fallait, lorsqu'on garait l'héroïque Citroën dans une rue en pente comme la nôtre, braquer les roues contre le trottoir afin de bien la caler. Mais ce qui devait arriver arriva un soir lorsque je desserrai, inconscient, le frein à main et écrasai, alanguï dans le caniveau, Sofinco, qui se léchait tranquillement les testicules quelques mètres plus bas. J'avais senti la voiture passer sur une bosse. Dans la panique, je trouvai enfin la pédale de frein trop éloignée de mes pieds et réussis à m'arrêter. Je le vis agoniser, tétanisé. Il couinait, me regardait de ses yeux tristes encore pleins de bonté. Je lui pris d'une main le museau et collai la paume de l'autre contre sa truffe jusqu'à ce qu'il étouffe. Privé d'haleine, il trépassa en se contorsionnant molle-

ment. J'étais entré dans le monde des assassins. Le 14 juin 1972, à sept ans.

Allais-je camoufler mon crime ? Je n'avais guère le choix. Ma mère accusa mon père de n'avoir pas serré le frein à main. Ce que papa récusait sans grande conviction. Je montai dans ma chambre avec un vague sentiment de dégoût. Je laissai mon père être accusé à tort. J'eus alors non pas une révélation mais un doute : pourquoi ne réagissait-il pas ? N'était-il pas le héros que j'avais entendu chaque matin se réveiller bravement avant tout le monde ? Nous n'avons jamais reparlé de ce fait-divers familial. Pour plus de sécurité, papa coinçait désormais deux cales en bois sous les pneus avant de la Citroën et c'en fut pour bien longtemps fini de la race canine à la maison.

## 5

Papa s'en allait dans sa camionnette, mulet moderne, qui tanguait comme un chasse-marée en pleine tempête. Il arrivait que le pare-chocs arrière sous le poids des cageots racle le bitume.

Dès le début de l'été, mon père installait dans le garage une éplucheuse de pommes de terre qui